José Corrales Egea : *L'autre face*, traduit de
l'espagnol par R.-M. Ducaud (Éditions Gallimard)

Manuel Tuñón De Lara

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bhce/1004>

DOI : 10.4000/bhce.1004

ISSN : 1968-3723

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 237-238

ISSN : 0987-4135

Référence électronique

Manuel Tuñón De Lara, « José Corrales Egea : *L'autre face*, traduit de l'espagnol par R.-M. Ducaud (Éditions Gallimard) », *Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne* [En ligne], 52 | 2017, mis en ligne le 09 octobre 2018, consulté le 14 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/bhce/1004>

Ce document a été généré automatiquement le 14 septembre 2020.

Bulletin d'histoire contemporaine de l'Espagne

José Corrales Egea : *L'autre face*, traduit de l'espagnol par R.-M. Ducaud (Éditions Gallimard)

Manuel Tuñón De Lara

RÉFÉRENCE

Manuel Tuñón De Lara, « José Corrales Egea : *L'autre face*, traduit de l'espagnol par R.-M. Ducaud (Éditions Gallimard) », revue *Esprit*, n° 287, septembre 1960.

- 1 Au XIX^e siècle le roman languissait en Espagne ; ce ne fut qu'à partir de 1871, date de la parution de *La fontaine d'or*, le premier roman de Pérez Galdós, que l'on assista à la renaissance du roman espagnol. De nos jours, nous avons connu une autre crise du roman espagnol qui vivait des souvenirs du premier quart de siècle : Baroja, Azorín, Pérez de Ayala, Valle Inclán... En 1950, un roman courageux, qui s'inscrivait dans la tradition de Baroja fut une raison d'espérer : *La ruche* de Camilo José Cela. Cela était Fernández de la Reguera, une exception dans sa génération, brisée par la guerre, cette génération qui devait choisir entre « l'hagiographie » franquiste ou le silence. Mais après lui, les générations « qui n'ont pas été à la guerre » devaient rompre le conformisme. Le nouveau roman espagnol était né ; cela a été l'œuvre –qui continue– des Goytisolo, Fernández Santos, Sánchez Ferlosio, Ana Maria Matute, L. Pacheco, L. Olmo et tant d'autres, Le romancier témoin de son temps, partisan du récit objectif à la manière de Faulkner et Hemingway, essayait d'échapper ainsi aux mailles de la censure et aux multiples pressions sociales. Parfois ces romans serraient tellement la réalité, se situaient tellement parmi les événements politiques et sociaux qu'ils tombèrent sous le poids de l'interdit : ce fut le cas notamment de *Fêtes* et du *Ressac* de Juan Goytisolo. Et pourtant, toute cette littérature, dominée par l'inévitable autocensure de l'écrivain était plus ou moins faussée.

- 2 Nous voici maintenant devant un roman, *L'autre face*, qui a rompu définitivement avec l'autocensure. Son auteur, José Corrales Egea, l'a écrit en Espagne et en France ; il a pris des notes, des documents et surtout il a vécu la vie des gens simples en Espagne. Il a créé, en partant de cette réalité vécue, une foule de personnages : les Espagnols, de toutes les classes sociales, de tous les milieux, de toutes les idées. Ils parlent dans leur langage, et dans ce sens Corrales Egea se rallie aussi à l'école « objective ». Mais il sait insérer ces vies humaines dans le cadre des événements espagnols entre 1945 et 1955, en mettant en relief la profonde répercussion de ceux-ci sur celles-là. Le professeur Gabriel Guzmán, sa fiancée Irene, l'affairiste don Firmín, le phalangiste Molina, le docteur Jiménez, le poète Apolonio, le monarchiste Nogueras, le paysan Jerónimo... autant de personnages vivants tirés de la vie quotidienne en Espagne, trop souvent cachée non seulement par le mythe des « castagnettes », mais par d'autres mythes intellectuels qui voilent également l'âpre réalité.
- 3 Plusieurs générations coexistent en Espagne ; les unes marquées à jamais par le drame de la Guerre civile, d'autres qui ont à peine connu cette époque-là et essayent de se délivrer de ce lourd héritage ; enfin, les hommes de vingt-cinq ans qui refusent une vie qui serait commandée par le souvenir d'un million de compatriotes qui s'entretuèrent lorsqu'ils étaient à peine nés. Ce contraste des générations est un des thèmes les plus aigus traités par Corrales Egea. C'est ainsi qu'un des protagonistes dit : « Entre sa génération et la nôtre, il n'y a pas de dialogue possible. Nous, nous avons encore connu ce que c'était que penser, discuter, écrire, avoir une opinion... Eux ne savent que répéter la phraséologie creuse du Mouvement... » Un autre, de la même génération, mais « de l'autre côté » : « Notre bilan, en tant que génération, ne peut pas être plus négatif. Nous avons apporté la violence, la guerre, la haine ». Mais nous verrons aussi les jeunes gens qui veulent « secouer les âmes », qui regardent vers l'avenir malgré les uns et les autres.
- 4 Il ne faudrait pas conclure de ces citations que ce roman s'encombre de « déclarations de principe ». L'auteur fait parler les personnages d'une manière vivante, directe, dans le langage de chaque milieu, et les dialogues pleins de fraîcheur se détachent sur un fond descriptif d'une beauté violente, rude... Les pages concernant les campagnes de l'Estrémadure sont extrêmement saisissantes car elles réussissent à communiquer au lecteur l'atmosphère dénuée de nuances, faite de contrastes d'ombres et de lumières de ces étendues immenses de l'ouest de l'Espagne. Ces pages montrent aussi la grande misère des ouvriers agricoles, une misère qui ne manque pas de grandeur ; leurs révoltes et leur exode vers les grandes villes à la recherche, chaque jour plus difficile, d'un travail de manœuvre loin de la famine endémique du monde rural.
- 5 On aurait peut-être aimé trouver, dans cette immense fresque de la société espagnole de nos jours, un peu plus de l'intimité de certains personnages, de connaître aussi d'autres problèmes individuels qui forment le tissu dont est faite l'existence quotidienne. Mais une telle entreprise aurait fait tomber l'auteur dans le « roman-fleuve ». Corrales Egea, comme un « diable boîteux » de notre temps, a levé les toits des maisons, celles des riches et des pauvres, des jeunes et des vieux... Cela ne pouvait pas nous faire connaître le drame intime d'un Espagnol, mais le drame de l'Espagne toute entière raconté par les Espagnols eux-mêmes, tels qu'ils parlent au café, à l'université, à l'usine, au bureau et surtout chez eux.
- 6 En somme, le roman de Corrales Egea, sans rompre avec la ligne suivie par Cela, Goytisolo et d'autres romanciers, marque pourtant une nouvelle étape ; et cela pour

plusieurs raisons. D'abord, la liberté avec laquelle il a été écrit et publié (l'édition française a été traduite du manuscrit original) lui permet de présenter un tableau plus complet de la société espagnole et de rattacher l'action aux événements politiques et sociaux ; puis, on remarque chez Corrales le souci de présenter les personnages tels qu'ils sont sans prendre parti à la manière de Baroja, sans trop jouer à l'ironie. Par contre, la prose de Corrales (ainsi que sa méthode de travail) fait penser au milieu des *Romans contemporains*¹ de Pérez Galdós, tandis que parfois le sens tragique de la caricature le rattache à la tradition qui va de Quevedo à Valle-Inclán. Roman, si l'on veut, de « circonstances », c'est un roman qui restera. Parce que comme disait don Antonio Machado, « il est plus difficile d'être à la hauteur des circonstances qu'au-dessus de la mêlée ».